DISSERTATION

N°. 272.

SUR

LE CHOLÉRA-MORBUS;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 décembre 1829, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR CHARLES-JEAN-BAPTISTE LAC DE BOSREDON, de Boisset,

Ancien Élève de l'École pratique de la Faculté de médecine de Paris; ancien Membre de l'Université de France.

Principiis obsta; serò medicina paratur,
Cùm mala per longas invaluêre moras.
(OVID.)

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1829.

A MON PÈRE.

A LA MÉMOIRE

DE LA PLUS CHÈRIE DES MÈRES.

Regrets éternels.

MONSIEUR ROUDON,

Curé de Quinsac (département de la Gironde).

A MONSIEUR L'ABBÉ DUPLICH,

Missionnaire de Bordeaux.

Témoignage public d'affectueux et de reconnaissance.

C.-A.-B. LAC DE BOISBRUN.

DISSERTATION

SUR

LE CHOLÉRA-MORBUS.

Quod fuit durum pati meminisse dulce est.

SENÈQUE.

De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, il n'en est pas de plus cruelle, dont la nature soit moins connue, et qui conduise plus rapidement au tombeau que le choléra-morbus, lorsqu'il se termine d'une manière funeste. Le plus souvent, il frappe soudainement sa victime, signale son invasion par des douleurs abdominales déchirantes, jette le trouble dans toutes les fonctions de l'économie; et, s'il n'est promptement enrayé dans sa marche, le malheureux qui en est atteint, bientôt pâle et défiguré, perd le mouvement et la sensibilité, et la mort vient enfin terminer cette scène de souffrances. C'est surtout dans cette circonstance qu'une médecine active et les secours d'un art conservateur deviennent nécessaire, ὁ καιρὸς ὀξυς. Il n'y a peut-être pas d'affection contre laquelle les efforts de la nature médicatrice soient moins puissans. Ma propre expérience me fournit le tableau de cette terrible maladie, à laquelle j'ai payé moi-même un déplorable tribut dans mon pays natal. L'impression qui m'en est

frissons, malaise général, pesanteur et douleur de l'estomac et des intestins, lassitudes, courbatures.

Causes. Elles sont *prédisposantes* ou *occasionnelles*, *internes* ou *externes*. On appelle *prédisposantes* les causes qui, agissant d'une manière lente, mais continuelle, rendent plus susceptible de contracter la maladie, lorsque les causes occasionnelles viendront s'y joindre. Les principales sont relatives, 1°. au climat : les pays chauds et humides favorisent particulièrement son développement. On a remarqué que cette maladie était moins fréquente en France qu'en Angleterre, quoique notre patrie jouisse d'une température beaucoup plus élevée. La raison de cette différence se trouve dans la position géographique de ces deux régions, dont l'une est placée au milieu d'un air pur et serein, tandis que l'autre est perpétuellement plongée dans une atmosphère humide, entretenue par sa situation au milieu des eaux. 2°. A la saison. C'est surtout sous l'influence des grandes chaleurs de l'été et des nuits humides de l'automne qu'on la voit survenir. 3°. Au tempérament. On l'observe plus fréquemment chez les individus doués d'une constitution bilieuse ou nerveuse. 4°. A l'âge. Elle attaque moins souvent les enfans et les vieillards que les jeunes gens. 5°. Au sexe. On prétend que les femmes sont plus sujettes à la contracter que les hommes, en raison de leur plus grande susceptibilité nerveuse. 6°. Aux professions. Ainsi, les cultivateurs, les militaires et toutes les personnes qui font de longues marches pendant les chaleurs de l'été, en sont plus souvent frappés.

Occasionnelles, internes et externes. Les causes prédisposantes peuvent devenir occasionnelles en acquérant une grande intensité. On compte au nombre des causes occasionnelles la suppression de la transpiration, le refroidissement subit des pieds, les boissons froides pendant que le corps est inondé de sueur. C'est ainsi que s'exprime *Cullen* : « Une grande quantité de liqueurs froides, prise coup à « coup, peut arrêter la transpiration, déterminer une plus grande

« quantité de bile vers le foie, augmenter la sécrétion de cette li-
« queur, lui donner une certaine acrimonie, et produire le choléra. »
Enfin, des erreurs de régime, qui seraient à peine ressenties dans d'autres circonstances, produiront également la maladie, lorsque les causes déterminantes en ont tellement rendu susceptible, qu'elle n'attend plus, pour faire explosion, que la cause la plus légère. On peut y joindre la température humide, l'ingestion des substances indigestes, telles que les œufs de brochet, de barbeau, l'ananas, le melon, les crabes, les fraises, les liqueurs alcoholiques; les affections morales profondes, la bière, le cidre, les poisons minéraux et végétaux, la suppression d'un exanthème, la rétrocession de la goutte. *Sauvages* rapporte que *Sydenham* est mort d'un choléra occasionné par cette dernière cause. On voit que les causes varient suivant que le choléra est sporadique, épidémique ou endémique. Indépendamment de tout ce grand concours de causes que je viens de passer en revue, cette maladie peut se développer dans des circonstances tout à fait différentes de celles dont je viens de parler: c'est ainsi que je l'ai vue survenir chez moi, au cœur de l'hiver, dans le temps le plus froid. Alors elle doit prendre sa source dans un principe placé au dedans de nous, et soumis aux influences des choses qui nous environnent.

Bontius dit que le choléra est épidémique dans l'Inde, la Mauritanie, l'Arabie et l'Amérique. D'après *Hippocrate*, il est épidémique au mois d'août, et sporadique dans tous les autres temps de l'année. Μαλλον εν δ'ερει τα χολερικα. Les variations atmosphériques, l'habitude de vivre de tout un pays, les rassemblemens de troupes, et les pays chauds situés entre les tropiques, peuvent le rendre endémique. Je n'entrerai point dans les discussions qui ont agité des médecins célèbres, à l'effet de savoir si cette maladie est contagieuse ou non. Aujourd'hui on ne la regarde plus comme contagieuse.

Symptômes. Ils sont de deux ordres : les uns appartiennent à l'exaltation du système nerveux, les autres à la sécrétion extraordinaire

du fluide biliaire. Sans revenir aux détails des caractères essentiels que j'ai exposés dans la définition, je dirai que, lorsque la malad i débute d'une manière subite, et qu'elle marche avec intensité, le pouls est ordinairement fréquent, dur, resserré, déprimé, inégal, intermittent, filiforme, avec crampes dans les membres, suppression des urines. Si les symptômes s'aggravent, le système nerveux est porté à un tel point d'exaltation, qu'il simule l'opisthotonos. Prostration des forces, abattement général, pâleur de la face et des lèvres; une sueur froide recouvre les membres, tandis qu'une chaleur brûlante dévore les entrailles; face cadavéreuse, προσοπον νεκροδες, supination; extinction de la voix; et enfin, comme dit Arétée : « *Mors sequitur doloribus plena et miseranda.* » Quelquefois les symptômes croissent et décroissent alternativement, en prenant le type tierce, et constituent le choléra intermittent admis par *Morton* dans sa Pyrétologie. Cette maladie peut durer depuis une heure jusqu'à vingt-quatre heures; rarement elle dépasse le septième jour. Elle se termine alors par le retour à la santé, ou par la mort, ou enfin elle peut faire place à une autre maladie, telle que la fièvre ataxique ou adynamique.

Le choléra peut repulluler pour les plus légères causes. S'il est épidémique, ses caractères sont constans; s'il est sporadique, ses symptômes varient comme ses causes. On a remarqué que chez les cholériques l'air expiré était moins chargé d'acide carbonique que chez les autres individus; et qu'après la mort, leur corps était plus promptement putréfié. L'amaigrissement survient avec une promptitude extraordinaire. *Van-Swiéten* assure que l'affaiblissement rapide que ses symptômes procurent est tel, qu'une jeune fille qui en fut atteinte eut, après trois heures d'une pareille affection, les traits de la face tellement altérés, qu'elle ne fut plus reconnaissable, même pour ses propres parens. D'autres fois les vomissemens sont si souvent répétés, qu'ils produisent les désordres les plus fâcheux. *Boerhaave* rapporte une observation où il y avait eu rupture de l'œsophage, chez un amiral hollandais, à la suite d'un choléra appelé *crapuleux*.

Diagnostic. Les caractères essentiels de cette affection sont trop frappans pour qu'elle puisse être confondue avec les maladies qui ont quelque analogie avec elle : ainsi on la distinguera facilement de la dysenterie, de la fièvre jaune, de la gastro-entérite, de l'iléus par la fréquence et la nature des vomissemens et des déjections alvines, et par la durée de la maladie. On ne la confondra pas non plus avec l'empoisonnement par les acides minéraux ou végétaux : dans ce cas, les vomissemens sont sanguinolens, les selles offrent la même teinte, s'il y en a. L'haleine est d'une fétidité insupportable; les matières vomies bouillonnent assez souvent sur le carreau, et rougissent la teinture de tournesol, comme tous les acides.

Variétés. Sans parler de toutes les divisions admises par les auteurs en *sec* et *humide*, χολερα ξηρη Hipp.; en *vrai* et en *faux* : vrai, lorsque l'estomac ne rejette, par le vomissement, que des matières vertes et noirâtres; faux, lorsqu'il semble n'avoir pour cause que l'ingestion d'alimens ou de substances de digestion difficile et de mauvaise nature, je reconnaîtrai quatre espèces de choléra-morbus, savoir : le spontané, l'accidentel, le symptomatique et le critique.

Le premier survient le plus souvent sans cause apparente ; on pourrait l'appeler *bilieux*. Il est le plus fréquent; il est caractérisé par les couleurs verdâtre, poracée, érugineuse des déjections. Sans soutenir les idées d'atrabile, qui, depuis *Galien*, ont prévalu dans certaines écoles, on ne peut s'empêcher d'admettre que la bile joue le principal rôle dans la production du choléra spontané, et c'est à tort qu'on craindrait d'exhumer des auteurs qui dorment dans la poudre des bibliothèques, et dont la plupart ne méritent pas cet injuste oubli. Malheureusement, on a trop abusé des mots de *bile*, *saburre*, *turgescence* : mais il faut toujours en revenir à l'expérience et à l'observation. Les maladies produites par la bile tendent toujours à la putridité. *Morbi biliosi plerumquè ad putredinem vergunt.* Hipp. Cela peut rendre compte des lipothymies, de la prostration des forces qui accompagnent cette maladie.

L'accidentel est le résultat de substances âcres, irritantes, introduites dans l'estomac, telles que des poisons, des purgatifs drastiques, des alimens indigestes, surtout si on est agité par de violentes passions.

Forestus (liv. 18, obs. 44) rapporte qu'une femme fut atteinte de choléra pour avoir pris de l'infusion vineuse d'ellébore blanc, qui lui avait été conseillée par un charlatan.

Hoffmann cite l'exemple d'une femme qui, après avoir mangé des fraises à la suite d'un mouvement de colère, fut en proie à tous les symptômes du choléra.

Le symptomatique n'est que l'avant-coureur d'une autre maladie : telle est la fièvre dont parle le professeur *Leroi*, qui régna épidémiquement à Montpellier en 1765. Une heure avant l'accès, le malade éprouvait tous les symptômes du choléra : vomissemens de matières bilieuses et verdâtres, selles fréquentes accompagnées de tranchées, sueurs froides et mouvemens convulsifs de tous les membres. La mort en était presque toujours le terme.

Le critique juge une maladie déjà existante, en appelant sur un autre organe le principe morbifique qui avait produit le choléra : tel est le choléra dont parle *Hippocrate*, qui survenait à la fin des fièvres lipyriques. Τὰ λειπυρικὰ μὴ χολερας επιγινομένης ου λυεται. (*Lib. 4 Coac.*)

Autopsie. On ne peut rien conclure de l'état cadavérique, car les phénomènes qu'il présente varient beaucoup : tantôt on ne trouve aucune lésion apparente ; quelquefois on trouve peu ou point de bile dans l'estomac et les intestins ; la vésicule biliaire est fréquemment remplie de bile ; l'orifice pylorique et la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins sont enflammés ou gangrenés ; le volume du foie est souvent augmenté, d'autres fois diminué. On voit par là combien les résultats de l'autopsie sont incertains et peu propres à fournir des lumières qui puissent éclairer la nature de cette maladie. L'heureuse rareté de cette affection dans nos climats, le peu d'individus qui y succombent, ne m'ont jamais permis de constater les lésions cadavériques.

Marche. Quelle maladie porte l'empreinte d'une acuité plus prononcée? Cette vérité n'est-elle pas exprimée parces paroles d'Hoffmann : *Nullus forte nisi pestis et febres pestilentiales exceperis, brevioris exitûs, tàmque citò homines jugulat morbus quàm cholera.* Son type est continu, malgré les rémittences des vomissemens et des déjections; les malheureux qui sont sous son empire n'éprouvent ni calme, ni repos pendant sa durée. Heureusement la promptitude de sa terminaison est toujours en rapport avec la violence des douleurs : on en a vu mourir au bout de dix minutes; il y en a qui succombent au milieu d'une syncope, de mouvemens convulsifs; d'autres meurent asphyxiés. Quoique cette maladie se présente sous un aspect si effrayant, elle se termine ordinairement d'une manière favorable, pourvu que les bienfaits de la médecine soient appliqués à temps. Ainsi, sur six individus atteints du choléra, il en meurt ordinairement un.

Prognostic. En général, il sera toujours en rapport avec l'intensité des symptômes. Le vomissement de matières poracées, noires, livides, est dangereux : πραζοειδες δε εμετος, και μελας, και πελιος πονερον. Hippocrate.

1°. Le prognostic variera suivant le tempérament, le climat, l'âge, le sexe, la saison et les autres causes qui l'ont déterminé : ainsi les hommes bilieux sont plus exposés à des suites funestes que ceux qui sont doués d'un tempérament sanguin; 2°. les pays chauds rendant la maladie plus aiguë, le prognostic sera moins favorable; 3°. d'après l'observation, les enfans et les vieillards courent plus de dangers; 4°. les femmes et les individus nerveux auront moins de chances heureuses; 5°. il sévit avec plus de violence dans les grandes chaleurs de l'été; 6°. plus la cause sera meurtrière, plus la maladie sera dangereuse.

Il variera suivant que le choléra sera sporadique, épidémique ou endémique. Toutes choses égales d'ailleurs, lorsqu'il sera sporadique, les suites seront moins fâcheuses; mais s'il règne épidémiquement ou endémiquement, la cause, étant générale, agira avec

plus de violence, et sera plus difficile à détruire. La considération de la constitution régnante fournira encore au médecin des moyens qui le mettront dans le cas de porter un jugement. On peut, en effet, poser en principe que la constitution médicale imprime toujours aux maladies intercurrentes un caractère particulier plus ou moins dangereux, suivant les circonstances. *Sydenham* a fait connaître l'importance de cette considération. Mais si le principe du choléra a une influence si directe sur le système nerveux, quelle action ne doivent pas avoir sur le principe de la vie ces plexus si multipliés, tous ces centres de la sensibilité, qui, placés dans la cavité abdominale, envoient des irradiations sans nombre à toutes les parties du corps? C'est sans doute la raison pour laquelle le choléra est si souvent funeste aux enfans, aux femmes, aux personnes exténuées, et dont la vie est, pour ainsi dire, toute intellectuelle, ainsi qu'à toutes celles chez lesquelles la nature a, en quelque sorte, accumulé la sensibilité aux dépens des autres propriétés vitales.

Après avoir essayé d'établir que le choléra-morbus ne consiste pas dans une inflammation du canal digestif, j'ajouterai une observation recueillie l'an dernier, sous les yeux de M. le professeur *Cayol*, à l'hôpital de la Charité. L'invasion brusque de cette maladie, sa marche, son intensité, ont présenté une telle identité avec celle à laquelle j'ai été moi-même en proie en 1818, que ce malade a, pour ainsi dire, réveillé toutes mes douleurs.

OBSERVATION.

Arsène Redon, sellier, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament bilioso-sanguin, originaire du département du Calvados, habitant Paris depuis trois ans, n'avait eu, durant sa vie, qu'une fluxion de poitrine, il y a six ans; sa nourriture avait toujours été saine et bonne. Le dimanche, il se livrait quelquefois à l'usage des boissons alcoholiques. Tel était son état, lorsque, le 19 juin, il éprouva un peu de diarrhée dans la journée, sans autre dérangement fonctionnel. Il mangea comme à l'ordinaire, et vaqua à son travail

accoutumé. Le soir, après avoir soupé, il fut pris soudainement et sans cause connue de douleurs abdominales violentes, avec crampes dans tous les membres, déjections presque continuelles par le haut et par le bas, suppression des urines. Ses joues deviennent caves, les pommettes saillantes, le pouls misérable; il perd connaissance. On lui pratique une saignée qui aggrave les accidens. Il est transporté à la clinique le 20 juin.

État actuel. Adynamie complète, yeux éteints, joues creuses, voix aiguë, incertaine; vomissemens et déjections de matières légèrement verdâtres; sentiment d'ustion à l'épigastre et à l'abdomen; désir de boissons froides et acidules; refroidissement général, surtout des extrémités; ventre aplati contre la colonne vertébrale; langue jaune, pouls insaisissable. On lui prescrit quatre pots d'eau de riz, avec quinze gouttes de laudanum, et demi-grain d'opium dans chaque deux pots; trois quarts de lavement d'amidon, avec dix gouttes de laudanum dans chacun; cataplasme émollient sur le ventre, avec trente-cinq gouttes de laudanum; sinapismes aux extrémités. Dix vomissemens dans la journée; mais les selles sont plus copieuses. Le froid des extrémités continue; le pouls est filiforme, et présente cent trente-cinq pulsations par minute.

Le 21 juin, coliques moins vives. Le matin, faiblesse extrême, froid des extrémités, pouls misérable. (*Prescription:* potion avec laudanum et éther, ãã ℈ j; limonade végétale, sinapisme aux jambes, cataplasme émollient et narcotique sur le ventre, deux demi-lavemens de décoction de guimauve et de têtes de pavot.) Deux vomissemens dans la journée; le malade a le sentiment d'un peu de mieux.

Le 22 juin, même état de faiblesse, pouls meilleur, extrémités moins froides; un vomissement, quatre selles. (Même prescription.)

Le 23 juin, un vomissement le matin, pas de selles, sommeil dans la journée; la chaleur renaît aux extrémités, le pouls prend de la consistance, les forces reviennent; plus de douleurs. (Même prescription, deux bouillons froids, eau gazeuse.)

Le 24 juin, plus de vomissemens ni de déjections, le pouls devient

fort, le cours des urines se rétablit; du sommeil, beaucoup plus de forces. (Prescription *ut suprà*. Deux bouillons, cerises.)

Le 25 juin, le malade reprend son état naturel, tous les phénomènes morbides ont disparu. (*Prescription : idem*).

Le 26 juin, le mieux va en augmentant. (Le huitième d'alimens.)

Le 27 juin, convalescence. (Le quart d'alimens, cerises.)

Le 28 juin, guérison complète. (*Prescription* : tisane d'orge édulcorée avec le sirop de groseilles. La demie d'alimens, cerises.)

Le 29 juin, le malade sort en parfaite santé.

On objectera peut-être que l'apparition de la diarrhée la veille de l'invasion du choléra, chez l'individu dont je viens de parler, indiquait l'existence d'une irritation du canal digestif, et que la maladie a éclaté alors que l'inflammation a été portée au dernier degré d'intensité. On répondra que la diarrhée peut provenir d'autres causes que d'une irritation du tube intestinal, et que, lors même qu'il serait prouvé que la diarrhée n'est que l'effet de l'irritation, cela ne détruirait pas l'opinion contraire ; car il peut se faire que cette phlegmasie soit due à un commencement d'altération de la bile, à sa sécrétion plus abondante ; et dès-lors l'inflammation serait toujours l'effet et non la cause de cette affection. D'ailleurs le traitement antiphlogistique, si contraire dans cette maladie, ne suffirait-il pas seul pour prouver qu'on n'a pas affaire ici à une inflammation ?

Telle est ma manière de voir. Si mon opinion ne paraît pas suffisamment prouvée, je réclame l'indulgence des professeurs habiles de cette célèbre école, dont les lumières ont éclairé mes pas dans la carrière de la médecine, et je les prie de recevoir ici l'hommage public de ma vive reconnaissance.

Traitement. Les auteurs ont été aussi partagés pour le traitement du choléra que sur la cause qui l'avait déterminé. On est étonné de voir que des médecins d'un grand nom aient accueilli aveuglément tout ce que l'empirisme et les préjugés ont inventé de plus disparate : on a successivement vanté tel et tel arcanum ; et le charlatanisme a

tellement grossi la liste des substances médicamenteuses qu'on croyait propres à la guérison du choléra, que dans cet état de confusion on a appliqué indistinctement les remèdes les plus contraires. *Hippocrate* recommande l'ellébore blanc avec l'eau de lentilles; *Celse*, l'eau chaude; *Aurélianus*, l'eau froide avec des frictions et des cataplasmes froids sur le ventre; *Alexandre de Tralles* conseille les boissons et les fomentations émollientes sur l'abdomen, et les ventouses appliquées sur les divers points du corps.

Tout homme, dit *Pinel*, peut débiter de graves maximes près du lit du malade, l'assourdir de scientifiques explications, et lui prescrire des formules plus ou moins compliquées; mais, comme l'a judicieusement fait observer un auteur, il faut frapper la cause pour arrêter ses effets. « *Quemadmodùm est securis ad arboris radicem admovenda, si velis totam eradicare arborem, medicamentorum securis ad radicem mali applicanda est, si mala omnia funditùs eradicare cupis, ut, causâ ablatâ, fructus omnes emarescant.* » (Rega, *de Consensu partium corporis humani.*)

D'après la marche des symptômes, cette maladie présente trois indications : 1°. modérer les évacuations; 2°. calmer le spasme nerveux; 3°. relever les forces du malade.

L'eau d'orge, de guimauve, avec addition de gomme arabique, édulcorée avec le sirop de vinaigre ou de groseilles, une limonade tartarisée, pourront remplir la première indication. L'eau sucrée laudanisée et l'eau de riz opiacée ont été administrées avec avantage. *Dalacus* dit avoir obtenu de bons effets de l'administration d'une grande quantité de café chaud. *Bontius* préconise les acidules et le sirop de limon récent. Je pense, avec le célèbre *Franck*, qu'on doit s'abstenir des émissions sanguines, à moins qu'un état particulier du malade n'en indique la nécessité. Que doit-on penser du cautère actuel appliqué sur la plante des pieds?

Pour calmer l'exaltation du système nerveux, on pourra recourir à l'emploi du laudanum liquide de *Sydenham*, à la dose de vingt-cinq à trente gouttes dans une pinte de tisane d'orge ou de guimauve,

qu'on pourrait aromatiser avec quelques gouttes de teinture de cannelle. On ne négligera point les fomentations sur le ventre, non plus que les cataplasmes émolliens arrosés de laudanum. *Quarin* dit avoir obtenu d'heureux résultats des préparations opiacées. J'ai vu réussir les lavemens de têtes de pavot, avec addition d'un gros de laudanum. On peut administrer, d'heure en heure, un tiers de grain d'opium purifié par l'éther, à l'exemple du professeur *Alphonse Leroi ;* c'est ce qu'il nomme *le laudanum sec.* Il assure que l'opium, ainsi lavé avec l'éther, est privé de toute sa partie résineuse. A la suite de ces moyens, le calme renaît, la langue s'humecte, la soif s'affaiblit, et l'estomac peut supporter les boissons. Le vin généreux, une décoction de quinquina serviront, dans quelques cas, à relever les forces du malade. Au commencement de la convalescence, on prescrira du bouillon de veau, de poulet, des crêmes de riz ou de gruau, et des panades. Il peut encore rester quelques symptômes, qui sont des réminiscences de la maladie. On combattra tous ces reliquats par une sage administration des moyens hygiéniques, tels que l'exercice, un air salubre, des alimens de facile digestion. S'il y a de la diarrhée, les mucilagineux, mariés aux amers légers, la feront cesser en peu de temps.

Malgré les progrès de la médecine et de la chirurgie, on voit qu'il reste encore bien des points à éclaircir, bien du terrain à défricher. C'est ainsi que M. le professeur *Récamier*, poussé par une heureuse audace, a le premier, d'une main habile, fait déjà deux fois avec succès l'extirpation de l'utérus en entier ; mais

> Ce champ ne se peut pas de si près moissonner,
> Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

In morbis acutis, extremarum partium frigus, malum. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Mutationes anni temporum maximè pariunt morbos; et in ipsis temporibus mutationes magnæ tùm frigoris tùm caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect.* 3, *aph.* 1.

III.

Morbis quibuslibet incipientibus, si atra bilis vel supernè, vel infernè exierit, lethale. *Sect.* 4, *aph.* 22.

IV.

In non intermittentibus febribus, si extrema quidem frigida sint, interna verò urantur, et sitim habeant, lethale. *Ibid.*, *aph.* 23.

V.

Ad extremos morbos, extrema remedia exquisitè optima. *Ibid.*, *aph.* 6.

VI.

Morborum acutorum non omninò tutæ sunt prædictiones, neque mortis, neque sanitatis. *Sect.* 2, *aph.* 19.

VII.

Quibus in febre ad dentes viscosa circumnascuntur, his febres fiunt vehementiores. *Sect.* 4, *aph.* 53.